

miner. Quand les médecins présents avaient terminé leur examen, il procédait à une enquête sommaire, prenait le nom, les certificats médicaux que le malade ou ses accompagnateurs pouvaient avoir apportés, interrogeait les personnes qui pouvaient le renseigner, et, le cas échéant, les médecins traitants qui l'avaient soigné, consignait le tout sur un registre, puis invariablement disait au patient : " Vous allez retourner chez vous. Vous vous présenterez à ceux qui vous ont soigné et les prierez de bien vous examiner et de vous suivre. Vous vous dites guéri. Je ne dis pas le contraire, mais je n'en aurai la certitude que l'année prochaine quand vous reviendrez remercier la Sainte Vierge de son intervention. D'ici là, vous aurez le temps de vous rendre compte si vous ne vous êtes pas trompé."

J'avais fait la connaissance du docteur il y a six ans. En même temps que moi se trouvait à Lourdes un pèlerinage belge. Les catholiques belges ont leurs trains spéciaux pour se rendre au pèlerinage et, de chaque pèlerin est exigé un dixième en sus du prix de son voyage, ce qui permet d'amener un malade pauvre pour dix voyageurs. Les trains sont pourvus d'une infirmerie et d'un personnel d'infirmiers et d'infirmières. Le dossier de chaque malade qui vient demander sa guérison est soigneusement constitué et des archives très complètes sont établies. Parmi les pèlerins se trouvait M. de Mérode, l'ancien ministre, qui devait succomber quelques semaines après ce dernier voyage à la grotte : il arrivait en désespéré.

Au cours de la procession qui se déroula l'après-midi sur l'esplanade de la basilique, je me trouvais placé assez près du Rosaire, derrière les litières et voitures à bras sur lesquels on installe les patients pour présenter chacun d'eux au Saint-Sacrement et le bénir avec l'ostensoir. Devant moi une toute jeune et gracieuse infirmière abritait sous son ombrelle la grosse tête rousse d'un homme du peuple assis dans une petite voiture. Il égrénait un chapelet et paraissait absorbé dans ses